

Ecrivains Coups bas et règlements de comptes

Et si la littérature devenait un champ clos où s'exacerbent les rancœurs ?

Par Jacques Aboucaya

Engéance teigneuse, hargneuse, vindicative, celle des écrivains. La chose, certes, n'est pas nouvelle. De tout temps, ils ont, par livres interposés, rompu des lances. Distribué horions et coups bas. Qu'on songe aux amabilités échangées, sur fond de cocuage, entre Hugo et Sainte-Beuve. Aux colères tonitruantes de Flaubert contre Musset, au prétexte qu'il courtisait, lui aussi, Louise Collet. À la "Confession d'un enfant du siècle", du même Musset, récit à charge de son aventure avec George Sand. À "Elle et lui", réponse d'icelle. Guère plus tendre, mais délectable. « *La haine est une fière Muse*, écrivait Barbey d'Aurevilly, *quand on l'a vraiment dans le cœur.* » Il n'avait pas tort. À condition, toutefois, que le talent s'en mêle. Dans le genre, le "Vipère au poing" d'Hervé Bazin, constamment réédité depuis 1948, demeure emblématique. Qu'en est-il aujourd'hui de ces épanchements plus ou moins travestis en romans désormais nommés autofictions ? Ils prolifèrent. À mi-chemin des confidences « *people* » et de ce que l'on n'oserait appeler littérature. Le plus sou-



vent, indigence de pensée et de sentiment. Rancœurs recuites, déballages obscènes. L'eau de bidet y tient lieu d'encre – et la moins sympathique qui soit. On y respire souvent des remugles de foutre. Le nombrilisme y règne en maître. Et l'obsession. Ainsi de celle d'Annie Ernaux ressassant, de livre en livre et ad nauseam, son origine populaire. Sa condition de transplantée dans un autre milieu et l'incapacité à l'assumer. À le trop décliner, le thème révèle ses limites. Jusqu'à devenir soporifique. Et même générer un ennui profond.

Il y a bien pire. Au risque d'être taxé de misogynie, j'avancerai que ce sont surtout les femmes qui excellent, ou sévissent, dans ce type de récits reposant sur l'exhibitionnisme. Entre elles, pas de cadeau. Les dé-mêlés entre romancières ont l'incomparable saveur des crépages de chignon chez les harengères. Lorsque Camille Laurens accuse, en 2007, Marie Darrieusecq de plagiat pour son roman "Tom est mort", emboitant du reste le pas à Marie NDiaye qui avait formulé en 1998 semblables accusations à propos de "Naissance des fantômes", le psychodrame qui s'ensuit atteint les sommets.

Invectives réciproques, pleurs et grincements de dents. Or ces dames ne se montrent guère plus tendres envers les hommes. À peu près à la même époque, Calixthe Beyala, animée de la fureur de la maîtresse répudiée, étalait dans un roman à clés, "L'Homme qui m'offrait le ciel", ses amours contrariées avec une star du petit écran. Une giclée de venin sur l'image du gendre idéal. De son côté, l'ineffable Christine Angot dévoilait dans "Le Marché des amants" les insuffisances de son éphémère conquête, le rappeur Doc Gynéco. Ici encore, inintéressant abyssal, mais totale impudeur. Le prix du succès ? Douteux, pourtant, que les lettres françaises tirent un quelconque lustre d'ouvrages dont le seul argument repose sur le parfum de scandale. Au détriment, dans la plupart des cas, de la moindre qualité de style. Ainsi du "Manuel de guérilla à l'usage des femmes" où Sylvie Brunel, ex-épouse d'Éric Besson, règle ses comptes avec le ministre infidèle. Sans l'alibi de la fiction, cette fois. Et de façon si ambiguë que son pamphlet prend parfois des allures d'éloge à rebours. Autre diatribe, celle d'Éliette Abécassis. Dans "Une affaire conjugale", roman crypté de son propre divorce, elle enfile les banalités. Les truismes. Les paradoxes insignifiants du genre « *Pour bien faire les choses, il faudrait commencer par divorcer. Et se marier ensuite.* » Quel humour ! Il y a un lustre, dans "Un heureux événement", la même avait déjà couché sur le papier d'autres affaires. Celles de la maternité. À quand le récit circonstancié de sa ménopause ? La palme revient toutefois, dans le domaine de l'étalage oiseux, à Marie Billetdoux. Mille quatre cent quatre-vingt-deux pages de lettres de toutes sortes, professionnelles, familiales, voire très privées. D'articles concernant ses propres livres. De réactions de lecteurs. « *C'est encore moi qui vous écris* » atteint le comble de l'impudeur et de l'impudence. Pour ne pas dire de l'inanité. **J.A.**

Dictionnaire des injures littéraires, de Pierre Chalmin, l'Éditeur, 732 p., 29 €.



* Ecrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "Dernières nouvelles du jazz" à l'Age d'Homme.